

« Moi, ma vie passée. Miséricorde de Dieu »

Pendant son voyage en Terre Sainte, de 1897 à 1900, Charles de Foucauld est accueilli par les Clarisses de Nazareth. Pendant cette période il prend des temps, plus ou moins longs, de retraite spirituelle. Au cours d'une de ces retraites, vécue à Nazareth du 5 au 15 novembre 1897, il parcourt l'histoire de sa vie et de sa conversion. La première méditation date du 8 novembre 1897 et a pour titre : « Moi : ma vie passée, mes péchés » ; une deuxième méditation suivra : « Moi : ma vie passée. Miséricorde de Dieu. »

Mémoire de sa Vocation De la retraite à Nazareth, 5–15 novembre 1897

Mon Seigneur Jésus, faites mes pensées, faites mes paroles. Si dans les méditations précédentes j'étais impuissant, combien plus dans celle-ci !.. Ce n'est pas la matière qui manque... au contraire, elle m'écrase ! Y en a-t-il, mon Dieu, des miséricordes ! Miséricordes d'hier, d'aujourd'hui, de tous les instants de ma vie, d'avant ma naissance et d'avant les temps ! J'y suis noyé, j'en suis inondé, elles me couvrent et m'enveloppent de toute part... Ah ! mon Dieu, nous avons tous à chanter vos miséricordes, nous tous créés pour la gloire éternelle et rachetés par le sang de Jésus, par votre Sang, mon Seigneur Jésus qui êtes à côté de moi dans ce tabernacle ; mais si tous nous le devons, combien moi ! moi qui ai été dès mon enfance entouré de toutes les grâces, fils d'une sainte mère, ayant appris d'elle à vous connaître, à vous aimer et à vous prier aussitôt que j'ai pu comprendre une parole : mon premier souvenir n'est-il pas la prière qu'elle me faisait réciter matin et soir : « Mon Dieu, bénissez papa, maman, grand-papa, grand-maman, grand-maman Foucauld et petite sœur » ?.. Et cette pieuse éducation !.. ces visites aux églises, ces bouquets au pied des croix, ces crèches à Noël, ces mois de Marie, ce petit autel dans ma chambre gardé tant que j'ai eu une chambre à moi dans ma famille et qui a survécu à ma foi ! Ces catéchismes, ces premières confessions surveillées par un grand-père chrétien, ces exemples de piété reçus dans ma famille... Je me vois allant à l'Église avec mon Père (que cela est loin !), avec mon grand-père, je vois ma grand-mère, mes cousines allant à la messe tous les jours... Et vous, dans votre bonté, vous attachiez profondément mon cœur à des âmes qui m'entouraient, et pendant des années j'allais durant les vacances chaque matin à la messe, pour imiter ce que je voyais faire !.. Et cette première communion faite tard, après une longue et bonne préparation, entouré des prières et des encouragements de toute une famille chrétienne, sous les yeux des êtres que je chérissais le plus au monde, afin que tout fût réuni en ce jour pour m'y faire goûter toutes les douceurs ... Et puis ces catéchismes de persévérance sous la direction d'un prêtre pieux, bon, intelligent, zélé... mon grand-père m'encourageant toujours de la parole et de l'exemple dans la voie de la piété, les âmes les plus pieuses et les plus belles de ma famille me comblant d'encouragement et de bonté, et vous mon Dieu enracinant dans mon cœur cet attachement pour elles si profondément que les orages de la suite n'ont pu l'arracher et que vous vous en êtes servi plus tard pour me sauver alors que j'étais comme mort et noyé dans le mal... Et puis lorsque malgré tant de grâces, je commençai à m'écarter de vous, avec quelle douceur vous me rappeliez à vous par la voix de mon grand-père, avec quelle miséricorde vous m'empêchiez de tomber dans les derniers excès en conservant en mon cœur ma tendresse pour lui... mais malgré tout cela, hélas ! je m'éloignais, je m'éloignais de plus en plus de vous, mon Seigneur et ma vie... et aussi ma vie commençait à être une mort, ou plutôt était déjà une mort à vos yeux... Et dans cet état de mort vous me conserviez encore : vous conserviez dans mon âme les souvenirs du passé, l'estime du bien, l'attachement dormant comme un feu sous la cendre, mais existant toujours, à certaines belles et pieuses âmes, le respect de la religion catholique et des religieux: toute foi avait disparu, mais le respect et l'estime étaient intacts...

Vous me faisiez d'autres grâces, mon Dieu vous me conserviez le goût de l'étude, des lectures sérieuses, des belles choses, le dégoût du vice et de la laideur... Je faisais le mal, mais je ne l'approuvais ni ne l'aimais... Vous me faisiez sentir une tristesse profonde, un vide douloureux, une tristesse que je n'ai jamais éprouvée qu'alors... elle me revenait chaque soir lorsque je me trouvais seul dans mon appartement... elle me tenait muet et accablé pendant ce qu'on appelle les fêtes: je les organisais, mais le moment venu, je les passais dans un mutisme, un dégoût, un ennui infinis... Vous me donniez cette inquiétude vague d'une conscience mauvaise, qui toute endormie qu'elle est n'est pas tout à fait morte et cela suffisait pour me mettre dans un malaise qui empoisonnait ma vie... je n'ai jamais senti cette tristesse, ce malaise, cette inquiétude qu'alors, mon Dieu... c'était un don de vous... Comme j'étais loin de m'en douter !.. Que vous êtes bon !.. Et en même temps que vous empêchiez mon âme par ces inventions de votre amour de se noyer irrémédiablement, vous gardiez mon corps : car si j'étais mort alors, j'aurais été en enfer... Ces accidents de cheval miraculeusement évités, avortés ! Ces duels que vous avez empêché d'avoir lieu ! Ces périls en expédition que vous avez tous écartés ! ces dangers en voyage si grands et si multipliés dont vous m'avez fait sortir comme par miracle ! Cette santé inaltérable dans les lieux les plus malsains, malgré de si grandes fatigues !.. Oh ! mon Dieu comme vous aviez la main sur moi, et comme je la sentais peu ! Que vous êtes bon ! Que vous êtes bon ! Comme vous m'avez gardé ! Comme vous me couviez sous vos ailes lorsque je ne croyais même pas à votre existence !.. Et pendant que vous me gardiez ainsi, le temps se passait ; vous jugiez que le moment approchait de me faire rentrer au bercail... vous dénouâtes malgré moi toutes les liaisons mauvaises qui m'auraient tenu éloigné de vous... vous dénouâtes même tous les liens bons qui m'eussent empêché de rentrer dans le sein de cette famille où vous vouliez me faire trouver le salut, et qui m'auraient empêché d'être un jour tout à vous... en même temps vous me donnâtes une vie d'études sérieuses, et une vie obscure, une existence solitaire et pauvre... Mon cœur et mon esprit restaient loin de vous, mais je vivais pourtant dans une atmosphère moins viciée: ce n'était pas la lumière ni le bien, il s'en faut : mais ce n'était plus une fange aussi profonde ni un mal aussi odieux... la place se déblayait peu à peu... l'eau du déluge couvrait encore la terre, mais elle baissait de plus en plus, et la pluie ne tombait plus... vous aviez brisé les obstacles, assoupli l'âme, et préparé la terre en y brûlant les épines et les buissons... Par la force des choses vous m'obligeâtes à être chaste, et bientôt m'ayant, à la fin de l'hiver 86 ramené dans ma famille à Paris, la chasteté me devint une douceur et un besoin du cœur : c'est vous qui fîtes cela, mon Dieu, vous seul ; je n'y étais pour rien hélas ! Que vous avez été bon ! de quelles tristes et coupables rechutes vous m'avez miséricordieusement préservé ! Votre seule main à fait en cela le commencement, le milieu et la fin ! Que vous êtes bon ! C'était nécessaire pour préparer mon âme à recevoir la vérité : le démon est trop maître d'une âme qui n'est pas chaste pour y laisser entrer la vérité... Vous ne pouvez pas entrer, mon Dieu, dans une âme où le démon des passions immondes règne en maître... Vous vouliez entrer dans la mienne, ô Bon Pasteur ! et vous en avez chassé vous-même votre ennemi... et après l'avoir chassé par la force, malgré moi, voyant ma faiblesse et combien seul j'étais peu capable de garder mon âme pure, vous y avez établi pour la garder un bon gardien, si fort et si doux que non seulement il ne laissait pas la moindre entrée au démon de l'impureté, mais qu'il me faisait un besoin, une douceur, des délices de la chasteté... C'est vous qui avez fait cela, mon Dieu, que vous êtes bon ! Oh ! bon Pasteur, quand vous voulez sauver une âme, que vous avez vite fait d'en chasser votre ennemi et de placer vos anges terrestres et célestes pour faire auprès d'elle une garde toute-puissante!.. Vous avez ainsi malgré moi, sans moi, chassé le démon de mon âme et vous avez placé deux anges à sa place pour la défendre invinciblement... et vous avez donné à ces anges assez de puissance pour être invincibles !.. Mon Dieu que vous êtes bon ! mon Dieu comment chanterai-je vos miséricordes !.. Et après avoir vidé mon âme de ses ordures et l'avoir confiée à vos anges, vous avez songé à y rentrer, mon Dieu ! car après avoir reçu tant de grâces, elle ne vous connaissait pas encore ! Vous agissiez continuellement en elle, sur elle, vous la transformiez avec une puissance souveraine et une rapidité étonnante, et elle vous ignorait complètement... Vous lui inspirâtes alors ces goûts de vertu, de vertu païenne, vous me les laissâtes chercher dans les livres des philosophes païens, et je n'y trouvai que le vide, et le dégoût... Vous me fîtes alors tomber sous les yeux quelques pages d'un livre chrétien et vous m'en fîtes sentir la chaleur et la beauté ... vous me fîtes entrevoir que je trouverais peut-être là sinon la vérité (je ne croyais pas que les hommes pussent la connaître), du moins des enseignements de vertu, et vous m'inspirâtes de chercher des leçons d'une vertu toute païenne dans les livres chrétiens... Vous me familiarisâtes ainsi avec les mystères de la

religion... En même temps vous resserriez, vous resserriez de plus en plus les liens qui m'unissaient à de belles âmes ; vous m'aviez ramené dans cette famille, objet de l'attachement passionné de mes jeunes années, de mon enfance... Vous m'y faisiez retrouver pour ces mêmes âmes l'admiration d'autrefois et à elles vous inspiriez de me recevoir comme l'enfant prodigue à qui on ne faisait même pas sentir qu'il eût jamais abandonné le toit paternel, vous leur donniez pour moi la même bonté que j'eusse pu attendre si je n'avais jamais failli... Je me serrai de plus en plus contre cette famille bien aimée... j'y vivais dans un tel air de vertu que ma vie revenait à vue d'œil, c'était le printemps rendant la vie à la terre après l'hiver... c'est à ce doux soleil qu'avait crû ce désir du bien, ce dégoût du mal, cette impossibilité de retomber dans certaines fautes, cette recherche de la vertu... Vous aviez chassé le mal de mon cœur... mon bon ange y avait repris sa place et vous lui aviez joint un ange terrestre ... Au commencement d'octobre de cette même année 1886, après six mois de vie de famille, j'aimais, je voulais la vertu, mais je ne vous connaissais pas... Par quelles inventions, Dieu de bonté, vous êtes-vous fait connaître à moi ? De quels détours vous êtes-vous servi ! Par quels doux et forts moyens extérieurs ! Par quelle série de circonstances étonnantes où tout s'est réuni pour me pousser à vous, solitude inattendue, émotions, maladies d'êtres chéris, sentiments ardents du cœur, retour à Paris par suite d'un événement surprenant !.. Et quelles grâces intérieures ! Ce besoin de solitude, de recueillement, de pieuses lectures, ce besoin d'aller dans vos Églises moi qui ne croyais pas en vous, ce trouble de l'âme, cette angoisse, cette recherche de la vérité, cette prière : « Mon Dieu si vous existez, faites-le moi connaître ! » Tout cela c'était votre œuvre, mon Dieu, votre œuvre à vous seul... Une belle âme vous secondait, mais par son silence, sa douceur, sa bonté, sa perfection... elle se laissait voir et était bonne et répandait son parfum attirant, mais elle n'agissait pas ! vous, mon Jésus, mon Sauveur, vous faisiez tout, au dedans et au dehors!.. Vous m'aviez attiré à la vertu par la beauté d'une âme en qui la vertu m'avait paru si belle qu'elle avait irrévocablement ravi mon cœur... Vous m'attirâtes à la vérité par la beauté de cette même âme : vous me fîtes alors quatre grâces : la première fut de m'inspirer cette pensée : « Puisque cette âme est si intelligente, la religion qu'elle croit si fermement ne saurait être une folie comme je le pense » ; la seconde fut de m'inspirer cette autre pensée : « Puisque cette religion n'est pas une folie, peut-être la vérité qui n'est sur la terre dans aucune autre ni dans aucun système philosophique est-elle là » ; la troisième fut de me dire : « Etudions donc cette religion : prenons un professeur de religion catholique, un prêtre instruit, et voyons ce qu'il en est, et s'il faut croire ce qu'elle dit » ; la quatrième fut la grâce incomparable de m'adresser pour avoir ces leçons de religion à monsieur Huvelin... En me faisant entrer dans son confessionnal, un des derniers jours d'octobre, entre le 27 et le 30, je pense, vous m'avez donné tous les biens, mon Dieu : s'il y a de la joie dans le ciel à la vue d'un pécheur se convertissant, il y en a eu quand je suis entré dans ce confessionnal !.. Quel jour béni, quel jour de bénédiction... et depuis ce jour toute ma vie n'a été qu'un enchaînement de bénédictions !.. Vous m'avez mis sous les ailes de ce saint et j'y suis resté : vous m'avez porté par ses mains depuis ce temps et ce n'a été que grâce sur grâce: je demandais des leçons de religion : il me fit mettre à genoux et me fit me confesser, et m'envoya communier séance tenante... je ne puis m'empêcher de pleurer en y pensant, et ne veux pas empêcher ces larmes de couler, elles sont trop justes mon Dieu ! Quels ruisseaux de larmes devraient couler de mes yeux au souvenir de telles miséricordes ! Que vous avez été bon ! Que je suis heureux ! Qu'ai-je fait pour cela?.. Et depuis, mon Dieu, ce n'a été qu'un enchaînement de grâces toujours croissantes... une marée montant, montant toujours... la direction, et quelle direction!, la prière, la sainte lecture, l'assistance quotidienne à la messe établies dès le premier jour dans ma vie; la fréquente communion, la fréquente confession venant au bout de quelques semaines; la direction devenant de plus en plus intime, fréquente, enveloppant toute ma vie et en faisant une vie d'obéissance dans les moindres choses et d'obéissance à quel maître ! la communion devenant presque quotidienne... le désir de la vie religieuse naissant, s'affermissant... des événements extérieurs, indépendants de ma volonté et contraires à ma volonté me forçant de me détacher d'objets extérieurs, de choses matérielles qui avaient pour moi beaucoup de charmes et qui auraient retenu mon âme, l'auraient attachée à la terre ! Vous avez brisé violemment ces liens comme tant d'autres ! Que vous êtes bon, mon Dieu, d'avoir tout brisé autour de moi, d'avoir tellement anéanti tout ce qui m'aurait empêché d'être à vous seul... ! Le sentiment d'autant plus profond de la vanité, de la fausseté de la vie mondaine et de la grande distance qui existe entre la vie parfaite, évangélique et celle qu'on mène dans le monde... ce tendre et croissant amour pour vous, mon Seigneur Jésus, ce goût de la prière, cette foi en votre Parole, ce sentiment profond du devoir de l'aumône, ce désir de vous imiter, cette

parole de monsieur Huvelin dans un sermon « que vous aviez tellement pris la dernière place que jamais personne n'avait pu vous la ravir » si inviolablement gravée dans mon âme, cette soif de vous faire le plus grand sacrifice qu'il me fut possible de vous faire en quittant pour toujours une famille qui faisait tout mon bonheur et en allant bien loin d'elle vivre et mourir... cette recherche d'une vie conforme à la vôtre, où je pusse partager complètement votre abjection, votre pauvreté, votre humble labeur, votre ensevelissement, votre obscurité, recherche si nettement dessinée dans une dernière retraite à Clamart... le 15 janvier 90 ce sacrifice s'effectuant et cette grande grâce d'être tout à vous seul m'étant donnée de votre main,... la Trappe... la communion quotidienne... ce que j'ai appris pendant sept ans de vie religieuse... les grâces de Notre-Dame des Neiges, le P. Martin, le P. Eugène, [...] La vocation exceptionnelle à votre vie d'abjection et d'obscurité : après trois ans et demi d'attente, le Révérendissime Général me déclare le 23 janvier 97 que la volonté de Dieu est que je suive cet attrait qui me pousse hors de l'Ordre de la Trappe, vers la vie d'abjection, de pauvreté, d'humble travail, d'obscurité profonde dont j'ai la vision depuis si longtemps... mon départ pour la Terre Sainte... le pèlerinage... l'arrivée à Nazareth... le premier mercredi que j'y passe, 10 mars 97, vous me faites entrer, mon Dieu, par l'intercession de saint Joseph comme valet au couvent de Sainte-Claire... Paix, bonheur, consolation, grâces, félicité merveilleuse que j'y éprouve... Misericordias Domini in aeternum cantabo ... Venite et videte, quoniam suavis est Dominus ... Misericordias Domini in aeternum cantabo... Il n'y a qu'à défaillir, mon Dieu, devant de telles miséricordes ; à supplier la sainte Vierge et les saints et toutes les pieuses âmes de remercier pour moi, car je succombe sous les grâces... Oh ! mon Époux, que n'avez-vous pas fait pour moi ! Que voulez-vous donc de moi, mon Epoux, pour m'avoir comblé ainsi ? Qu'attendez-vous de moi, vous qui m'avez accablé ainsi ? Mon Dieu, remerciez-vous en moi, faites vous-même en moi la reconnaissance, le remerciement, la fidélité, l'amour ; je succombe, je défaille mon Dieu, remerciez-vous en moi, faites mes pensées, mes paroles et mes œuvres afin que tout vous remercie et vous glorifie en moi. Amen. Amen. Amen.

— Résolutions : la seule résolution à prendre est celle de méditer souvent cette parole du saint Evangile « Il sera beaucoup demandé à celui qui a beaucoup reçu » et de me fondre en reconnaissance et en fidélité, en amour et en zèle à accomplir en tout ce qui peut consoler votre cœur... Faites m'en la grâce, mon Dieu, en vous, par vous, et pour vous. Amen.

C. DE FOUCAULD, *La dernière place. Retraite à Nazareth (1897)*, Nouvelle Cité, Montrouge 2002, p. 111-122.